

Quand l'entêtement du paysan mène à l'absolu

Louis Caron

Volume 39, numéro 3 (231), juin 1997

Rodolphe Duguay

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31658ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron, L. (1997). Quand l'entêtement du paysan mène à l'absolu. *Liberté*, 39(3), 121-127.

LOUIS CARON

QUAND L'ENTÊTEMENT DU PAYSAN MÈNE À L'ABSOLU

À l'automne de 1927, le jeune peintre Rodolphe Duguay s'installe dans son nouvel atelier de Nicolet. Après avoir séjourné sept années en France pour étudier les arts plastiques, il est enfin rentré chez lui. Seule la mort le sortira de là, quarante-six ans plus tard, en août 1973.

En s'enfermant ainsi pour consacrer sa vie entière à la peinture, Duguay fait preuve d'une détermination hors du commun. D'ailleurs, il fallait un caractère exceptionnel pour choisir de gagner sa vie dans le domaine artistique au Québec, pendant le premier quart du siècle. Encore plus pour délaisser les fonctions lucratives de portraitiste et de peintre de tableaux d'église, afin de s'adonner à son penchant pour le paysage. De toute évidence, nous nous trouvons en présence d'un individu que rien n'arrête, tant sa forte personnalité l'emporte.

Et pourtant, Duguay est l'être le plus conservateur que je connaisse, tant dans sa vie privée que dans son art. L'atelier qu'il construit, en annexe à la maison paternelle, est la réplique exacte de celui qu'il louait à Paris. Sa tenue vestimentaire évoque la silhouette d'un personnage du dix-neuvième siècle. Ses convictions religieuses, sociales et politiques ne remettent rien en question. Et surtout, son modèle est le peintre Jean-François Millet, qui a presque cent ans de plus que lui, et à qui personne ne se réfère plus, en 1927, pour représenter un monde qui ne cessera plus d'accélérer ses transformations.

Comment peut-on être à la fois si entêté et si traditionaliste? C'est ce paradoxe qui fait tout l'intérêt de Duguay, car derrière l'artiste et son œuvre se profile un homme qui s'adonna à la poésie comme d'autres ont un penchant pour l'alcool. En effet, il fallait être poète pour subordonner sa vie entière à l'impulsion d'être peintre en représentant le monde tel qu'il se faisait dans sa tête, et non sous ses yeux, et passer en même temps pour un réaliste.

Le garçon à Pit s'en va-t-en ville

Dans son introduction aux *Carnets intimes* de Duguay, Hervé Biron signale que Duguay, «ayant vu dans un livre (de prix de fin d'année scolaire) l'image d'un artiste tenant sa palette, découpa dans un bout de planche une palette semblable à celle qui avait frappé son imagination et se servit de grossiers pinceaux de peintre en bâtiment pour broser sa première peinture à l'huile». On voit bien que le fils de Jean-Baptiste Duguay, connu sous le surnom de Pit auprès de ses collègues agriculteurs du rang Sainte-Marie, à Nicolet-Sud, brûle d'une flamme qu'il ne contrôlera pas. Certes, il coupe du bois sur la terre paternelle, laboure à son heure et prépare les légumes que son père ira vendre au marché, mais il s'exile à dix-sept ans à Montréal, occupe divers emplois reliés de près ou de loin à son art, et rêve déjà «d'aller étudier la peinture à Paris». Enfoncé le mythe du jeune homme qui n'est jamais sorti de chez lui et qui s'est contenté, toute sa vie, de reproduire ce qu'il avait sous le nez.

Tout en doutant toujours de ses moyens, ce qui est le signe de la plus haute aspiration, Duguay ne remettra jamais sa vocation en question. Ses parents non plus, ainsi qu'en témoigne la correspondance que sa mère entretient avec lui: «L'idée de prendre des cours de peinture et de dessin ça peut être utile. Nous n'avons pas

d'objections puisque tu ne peux avoir de goût pour autre chose. » Fracassée la légende selon laquelle Duguay n'aurait trouvé d'appui nulle part. Et pourtant, venant de lui, le choix de la peinture était d'une audace folle.

Certes, il y a des savants au vieux Séminaire de Nicolet, des professeurs émérites qui lisent couramment l'hébreu, et des inventeurs, comme cet abbé Désilets qui partagea avec Marconi la découverte des principes qui gouvernent la transmission des sons à distance, la future radio. On a connu à Nicolet des peintres, des sculpteurs et des ébénistes d'art qui ont brossé de grandes fresques bibliques, produit une statuaire édifiante et enluminé des balustrades de bois, mais on n'a jamais entendu parler d'un descendant d'habitant, fils unique de surcroît, qui délaisserait la terre paternelle pour passer ses journées à faire des dessins sur des bouts de papier.

Malgré tout, « Pit » Duguay et sa femme Marie-Anne, les oncles et tantes, cousins, cousines et connaissances vont supporter seuls, pendant les quatre premières années du séjour parisien de Rodolphe, tous les frais de son entretien et de ses études. « Nous t'envoyons un peu d'argent. Tu dois trouver que le montant n'est pas bien élevé, seulement quatre piastres... C'est tout ce qu'il y a dans la maison. Il nous reste 25 cents. On ne sera pas en peine pour acheter des étrennes, si l'on n'en reçoit pas d'autre. » Aussi, quand on parle de la douceur de Duguay, de sa tendresse, sous le prétexte qu'il a fait paître des moutons dans ses paysages, on oublie tout ce qu'il lui a fallu d'entêtement pour aller jusqu'au bout de l'idée de devenir peintre en pareilles circonstances.

La vache enragée et les cochons

Mais, paradoxalement, cet entêté n'est pas audacieux. Transportons-nous à Paris en 1920. Ce sont les années folles. Les femmes portent des robes courtes, de longs

colliers et d'étranges cloches sur la tête. Le charleston est à la mode. Lindbergh va bientôt franchir l'Atlantique à bord de son *Spirit of St. Louis*. Einstein publie ses premières découvertes.

Duguay, lui, se méfie. «Les femmes sont tout aussi réservées qu'à Montréal, du moins dans les quartiers où je suis allé. L'ensemble des gens me paraît plus chic, les hommes plus distingués... J'aime Paris, mais ce ne sera jamais mon chez nous de Nicolet.» Et l'on s'aperçoit que Duguay n'est pas allé à Paris pour s'ouvrir au monde, mais uniquement parce que l'apprentissage de son art passait par là. «La vie est si peu amusante que de vieillir ne m'attriste pas.» Surtout qu'il mange de la vache enragée chaque jour. «Je crois que je ne pourrai pas prolonger encore de plusieurs années cette vie, seul et négligé. J'aurais besoin de la vie de famille, et mes chers miens me manquent plus que jamais.»

En art, Duguay se met résolument à l'ouvrage, non sans s'étonner de devoir poser les yeux sur des modèles nus : «C'est peu édifiant un tel atelier...» Il visite les musées, et les jugements qu'il porte sur les artistes nous choquent comme lui-même le fut, mais pour des raisons opposées : «Pauvre Rodin d'avoir fait des choses si scandaleuses, car certains de ses dessins, sculptures, sont vraiment des choses que le public ne devrait pas voir. Mais, je ne conteste pas son talent, c'est un sculpteur. (...) Il est cochon, ce peintre (Fragonard), comme plusieurs, d'ailleurs. Mon Dieu ! faites que j'emploie mes talents à faire des choses plus nobles. Rodin et Fragonard, deux cochons.»

Nulle mention, dans ses carnets, de tout ce qui fait l'avant-garde de l'art, presque sous ses yeux, s'il voulait les ouvrir à ce genre de production. Après Van Gogh, dont les déchirements ont pourtant pu être à l'égal des siens et qui a sacrifié sa vie à sa folie, pendant que Chagall fait déjà voler ses personnages par-dessus les

toits et que Picasso tranche les visages en deux, Duguay tente de rejoindre Millet. « (...) je peux presque dire que je serai paysagiste ou le peintre de nos campagnards et paysagiste en même temps. (...) bâtir des Canayens, les surprendre à leur travail, dans leurs plaisirs, comme l'a fait Millet, des paysans français. »

À Paris, Duguay va à la messe comme un dévot, souvent à très bonne heure, se scandalise des attitudes les plus spontanées de ses compagnons d'atelier et de ses compatriotes de passage dans la Ville lumière, plaisirs de la table, du vin, des discussions animées et des idées audacieuses. On le sent écartelé entre l'impulsion qui le porte et le poids de la tradition qui l'enchaîne. Un oiseau qui voudrait voler mais qu'on retient par un fil à la patte. C'est dans le paysage qu'il essaiera de s'évader.

Je serai paysagiste

À l'automne de 1927, Rodolphe Duguay construit donc avec son père une annexe à la maison familiale du rang Sainte-Marie, à Nicolet-Sud. On l'a vu, il ne s'agit pas d'une cuisine d'été qu'on aurait oublié d'ériger quand on a édifié l'habitation, de nombreuses années plus tôt. C'est un atelier d'artiste qu'on élève et personne, à cinquante milles à la ronde, n'en a jamais vu. Ce qui consolerait ses parents de tous les sacrifices qu'ils ont consentis en vue de la formation artistique de leur fils serait qu'il réussisse une brillante carrière de peintre d'église, ou à tout le moins de portraitiste. Mais l'entêtement de leur fils à « se donner tout au paysage » les chagrine et les révolte même un peu. « Ce n'est pas ce qui peut faire vivre le mieux, surtout par ici ! Ton père te fait dire qu'il trouve cela bien de valeur, et moi aussi, que tu aies abandonné les tableaux d'église. Nous étions contents. L'on peut dire que ton chemin était fait, car tu avais le clergé pour toi. »

Duguay vient donc de manifester une fois de plus l'entêtement qui le caractérise. «J'en ai assez de toujours hésiter dans la voie à suivre... Le bon Dieu m'a donné du talent pour le paysage. Eh bien! Je vais en profiter, plus de portraits et non plus je n'accepterai pas d'autres travaux qui sortent de ma sphère; je veux devenir paysagiste. Il n'y a que cela que j'aime.» C'est donc entendu, l'atelier de Duguay sera celui d'un homme qui a consciemment choisi de demeurer pauvre. Au moins, sera-t-il heureux?

L'exilé de l'intérieur

Le drame de Duguay, tel que nous pouvons nous le représenter aujourd'hui, c'est qu'il ne devait attendre aucun stimulant artistique du milieu nicolétain des années trente. Comme ses moyens financiers limités, et surtout son tempérament réservé, ne l'incitaient pas à aller se frotter, à Montréal, aux futurs fomenteurs du *Refus global* de 1948, il s'enfuit dans son atelier de Nicolet-Sud pour fuir dans le paysage. En y regardant de plus près, on découvre alors qu'il est tout autant poète que peintre.



Étude de marcheurs, 6 août 1919 (coll. MRD)

En effet, Duguay a mis au point une formule qui lui permet de supporter un monde auquel il se sent de plus en plus étranger (tout autant ceux de Montréal et de Paris que celui de Nicolet d'ailleurs): il superpose, sur sa toile, le monde qu'il a dans la tête à celui qu'il a sous les yeux. Voilà pourquoi Duguay éparpille les moutons dans ses tableaux, alors qu'il s'est enraciné dans un pays de production laitière où les champs débordent de vaches. Il est en quête de la sérénité que procure la tendresse.

Pour faire taire la douleur humaine, et peut-être se donner un peu de bonheur, Duguay se coupe donc du monde. Il s'enfonce dans la poésie comme d'autres dans la folie. Il s'enferme pour ne pas voir. Il s'isole pour ne pas souffrir. Il refuse de se comparer. Il se comporte comme s'il était le premier peintre sur la terre. C'est un rebelle absolu. Donc un poète.

Voilà ce qui, à mon point de vue, nous déconcerte, lorsque nous nous efforçons de saisir son œuvre du seul point de vue des arts plastiques. Car, faut-il le dire, Duguay avait des mains de peintre et des yeux de poète. Cela ne pouvait donner d'autre résultat que l'œuvre qu'il nous a laissée, belle, émouvante, réconfortante, mais inclassable et personnelle.